Dernières nouvelles de Babylone

Aluna
ÉDITIONS

Le nom Aluna est « reçu » du vocabulaire kággaba (kogi).
Aluna[1] est le principe de l'Univers.
C'est un principe spirituel qui donne l'existence à chaque être et à toute chose de la nature. C'est l'esprit des choses et des êtres qui existent dans le monde matériel. À partir de là, l'ordre a été établi, tout ce qui existe dans le monde : plantes, animaux, eau (mer, rivières, lagunes, neige), feu, air, terre, collines, pierres, hommes et femmes, entre autres, tous existent d'abord en esprit, ils sont comme des « personnes » (Aluna Kággaba), ils ont la même essence ou le même principe de la grande Mère universelle (Aluna Jaba).
C'est dans Aluna, monde de l'esprit, que se trouveraient les principes de vie et les potentiels, dont les formes physiques seraient de simples reflets.
Les Kággaba, peuple indigène de la Sierra Nevada Santa Marta (Colombie) se disent être les « Grands frères ». Avec les Mama et les Saga, ils veillent sur l'équilibre du monde[2].

Siège social de la société :
15, rue de la côte des Bènes
31600 Muret

1- Définition issue du glossaire de l'ouvrage : « SHIKWAKALA, El crujido de la Madre Tierra ». Rédigé par les Mama Kággaba, Yanelia Mestre Pachedo, Peter Rawitscher Adams, Mario Avellaneda sous la direction de Organización Gonawindúa Tayrona–OGT–(Mars 2018).Ce livre est présenté ainsi : « Depuis la pensée du peuple Kággaba, un Remède pour soigner les fils invisibles qui, sur le territoire Ancestral, tissent le délicat tissu de la vie ».
2- Pour en savoir plus sur les Indiens Kággaba (Kogis) : www.tchendukua.com

Note de l'éditeur

L'imprévu est certain d'arriver, alors que ce qui est attendu pourrait ne jamais survenir.

Sri Nisargadatta Maharaj

Née d'une rencontre entre amis, Aluna Éditions développe plusieurs collections. Les ouvrages édités sont ouverts principalement à la spiritualité, aux traditions et arts d'Orient et d'Occident.

Nous sommes très heureux de vous proposer ce recueil de nouvelles de Denis Marquet qui nous parlent des impasses de notre société mais ouvre également sur la lumière.

Nous vous souhaitons une agréable lecture et nous vous remercions de faire connaître les ouvrages que nous publions autour de vous.

Jean-Pierre Chometon

Cet ouvrage constitue l'édition originale tirée à trois mille exemplaires sur papier Offset 80 g/m2. La couverture est imprimée en quadrichromie sur papier Crescendo de 280 g/m2. Les papiers sont tous issus de forêts durablement gérées.

Conception graphique :
Didier Hilar – AsDH
Mise en page : Sophie DaCruz
Illustration de couverture :
Denis Marquet, En quête du Souffle

« Tous droits de reproduction réservés » pour la présente édition.
© Copyright Aluna Éditions, 2021.
ISBN : 978-2-919513-38-3

DENIS MARQUET

Dernières nouvelles de Babylone

Aluna
ÉDITIONS

Le sens de l'existence 17
Une bonne action 19
L'impasse 27
La fan de sa vie 29
Je suis né posthume 45
Le désert du monde 47
Intelligence artificielle
(sampling) 49
Il n'y a pas de hasard 61
Bébé éprouvante
chronique du dernier homme 63
L'interdit 87
Semper eadem 89
La dernière de Norbert 91
La sculpture de soi 113
Contrat à terme 115
Rationalité économique 133
Nettoyage par le vide 135
Disparition 149
La passion 151
Petites causes 153
Pensée créatrice 169
Une rose 171
La fin du récit 185

Sortez de cette cité, ô mon peuple !

Apocalypse de saint Jean, 18, 4

« Nous avons inventé le bonheur », diront les Derniers Hommes en clignant de l'œil.

Nietzsche

LE SENS DE L'EXISTENCE

Deux heures avant que ne se produisît l'événement qu'il avait attendu toute sa vie, Martin mourut.

Une bonne action

Alors qu'il allait poser le pied sur une motte, Louis suspendit son pas et fit un petit saut de côté. Une colonie de fourmis serpentait sous les feuilles dorées par le début d'automne. Quel miracle ! Sa vigilance n'avait pas été prise en défaut, et les vies de ces humbles créatures étaient épargnées. Il les observa quelques instants qui suivaient paisiblement leur route, inconscientes du regard émerveillé posé sur elles. Il est des mondes qui ne sont pas faits pour se rencontrer,

songea-t-il. Et pourtant, Swamiji le répétait sans cesse : tout est un. « Vous, êtres conscients, disait-il, la vie de la plus petite créature, vous en répondez. Donnez la vie, ne la prenez pas. »

Les yeux de Louis s'embuèrent d'émotion. Comme c'était beau… Il reprit sa marche sur la terre humide du sentier.

Le soleil du soir jouait dans les fauves des feuillages comme à travers un immense vitrail vivant, et Louis laissait son regard s'emplir de cette splendeur. « La beauté est la nourriture de l'âme », disait Swamiji. Et aussi : « Ils gavent leur corps, mais c'est leur âme qui a faim. »

Parvenant à la croisée de trois chemins, Louis hésita. Il reconnaissait celui de droite, qui le ramènerait au village en passant par les champs. Celui du milieu conduisait à la route. Celui de gauche lui était inconnu. « Allez toujours vers l'Inconnu ». Il s'y engagea. Une petite voix lui suggéra que ce n'était pas raisonnable, que la nuit tombait vite dans cette vallée encaissée, qu'il était tard… Il la fit taire. Ce chemin l'appelait.

Après quelques minutes de marche ascendante au milieu des pins, il déboucha sur un petit plateau rocheux. La vue était magnifique. Le vert des frondaisons répondait à l'or sombre des vignes dans la suave lumière du crépuscule. Tout en bas, en amont du barrage qui plus loin domptait son cours, le fleuve s'écoulait puissamment, charriant dans ses remous des souches de bois pourri qui tourbillonnaient et rebondissaient contre les deux piliers métalliques de la grande passerelle.

Alors qu'il humait la douceur vespérale en méditant sur la

beauté du monde, Louis tressaillit soudain. Il n'était pas seul. En contrebas, sur la passerelle, une ombre progressait. Un homme. Sa démarche était lente, ses épaules voûtées comme s'il portait le poids de la misère humaine. Il s'arrêta, posa ses avant-bras sur la rambarde, la tête inclinée vers le courant.

« Soyez prêts, disait Swamiji, car vous ne savez pas quand la vie vous appelle ». Cet individu n'avait pas l'allure d'un promeneur ordinaire, mais d'un être en détresse près de commettre l'irréparable. Louis eut l'idée que l'heure tant attendue avait peut-être sonnée, celle de servir, celle de donner. Mais il fallait faire vite. Le temps qu'il arrive à la passerelle, il serait peut-être trop tard. Résolu, il quitta le sentier et se mit à descendre à travers les arbres en direction de la berge.

La pente était raide. Ses pieds glissaient sur la terre couverte de feuilles et de mousse humide. Se retenant tant bien que mal aux troncs des bouleaux et des chênes, il dévalait l'escarpement. Une branche griffa sa joue, il sentit le sang perler.

À la lisière du bois, tout près de la rive, il s'arrêta derrière un buisson. L'homme était toujours là, figé dans la même attitude. Essoufflé, Louis se mit à douter. S'était-il laissé emporter par son imagination ? L'homme, alors, enjamba la rambarde et se laissa tomber. Son corps fut avalé par la fureur du flot.

Louis se débarrassa prestement de ses chaussures et se précipita dans l'eau glacée. Immergé jusqu'à la taille, il scrutait le fleuve, et aperçut bientôt une forme noire qui se

débattait dans les tourbillons bouillonnants, portée par le courant dans sa direction. Il n'y avait pas à hésiter : « Un seul instant décide d'un destin », disait Swamiji.
Il était bon nageur mais, dès que ses pieds eurent quitté la vase et qu'il fut livré au déchaînement du fleuve, son souci ne fut plus que de maintenir sa tête hors de l'eau. Roulé en tous sens, les yeux noyés, suffoquant et crachant, Louis se battait contre cette puissance terrible qui n'aspirait qu'à l'engloutir. La voix grave et profonde de Swamiji résonna soudain, comme venue d'un au-delà du temps : « La force suprême est dans la non-résistance ». Ce fut comme si quelque chose lâchait en lui. Il s'abandonna. Ne luttant plus, son corps parvint à trouver des appuis dans les forces mêmes qui un instant plus tôt le malmenaient. Il nageait.
Il se sentit alors violemment heurté sur le flanc droit. Par réflexe, il agrippa le corps qui l'avait percuté. Il vit un visage blanc émerger un instant avant de replonger, et attrapa une poignée de cheveux. Sans savoir comment, il réussit à soutenir la tête de l'homme et tenta de le tirer vers la berge. Mais celui-ci, dans un spasme de survie, enserra Louis de ses bras, l'entraînant vers le fond. Refusant de céder à l'affolement qui le gagnait, ce dernier se laissa couler. L'étreinte se desserra bientôt. Tenant fort entre ses bras le corps massif et désormais inerte, il battit des jambes en direction de la surface. Soutenant la tête du gaillard, se débattant contre les tourbillons qui l'aspiraient, il se confia au courant. Graduellement, sans précipitation, il parvint à orienter leur mutuelle dérive vers la berge. Il eut bientôt pied. Il déposa le corps contre les galets et, sans force, s'effondra à ses côtés.

Louis mit quelques secondes à reprendre son souffle. L'homme était-il mort ? Comme il se redressait, un gémissement sourd, éraillé le fit sursauter.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

Il vivait !

— Pourquoi ? gronda-t-il en l'agrippant.

— Mais pour vous sauver…

L'homme était toujours étendu sur le dos. Il avait une quarantaine d'années, et le bleu de son regard semblait refléter celui du ciel dans lequel il se perdait. L'amertume déformait son visage.

— Me sauver…

— Pourquoi avez-vous voulu mourir ? demanda Louis.

— Parce que je ne vaux rien.

— Vous n'avez pas le droit de dire ça !

— Imbécile, qu'est-ce que tu en sais ?

— Chaque vie a une valeur infinie.

— Pas la mienne…

— Vous dites cela parce que vous avez manqué d'amour. On ne vous a pas appris à vous aimer vous-même.

L'homme se redressa et s'assit. De son regard pâle, intense mais étrangement las, il scrutait Louis, qui ne baissa pas les yeux.

— Avez-vous choisi d'exister ? demanda soudain ce dernier. Avez-vous choisi d'être qui vous êtes ?

— Oh, non !

— Alors pourquoi ne pas vous aimer ?

Pensif, l'autre garda le silence. Un oiseau chanta. Le cœur de cet être était prêt à s'ouvrir.

— Si vous disparaissiez, insista Louis, le monde serait privé d'un être unique, irremplaçable.
— Les cimetières sont pleins de gens irremplaçables !
— On est remplaçable dans ce que l'on fait. Pas dans ce que l'on est.

L'homme prit une longue inspiration.

— Je ne suis pas bon, murmura-t-il.
— Qui l'est ?

Regard flottant, il se pinça les lèvres. Louis poussa son avantage.

— Une seule chose compte : donner !
— Et donner quoi ?
— Soi !
— Soi ?
— Bien sûr ! Qui que vous soyez, vous êtes une grâce pour le monde ! Et vous n'avez pas le droit de priver le monde de cette grâce. C'est un devoir de s'aimer soi-même, un devoir de se donner !

Son compagnon ne répondit pas. Les yeux clos, il semblait méditer. Louis sut qu'il avait gagné.

Lorsque l'homme, quelques heures plus tard, aperçut la jeune fille, ses vêtements n'étaient pas encore secs, mais l'horrible et doux frisson qui le parcourut tout entier, si familier, le réchauffa. Alors, il fut traversé par un sentiment qu'il n'avait encore jamais éprouvé. Ce devait être de la gratitude. Le drôle de quidam qui l'avait sorti du fleuve lui avait aussi rendu goût à la vie. Le désir était revenu, son désir à lui. Sa voie. Comme son sauveur avait raison ! On ne choisit

pas ce que l'on est. Sa main fouilla la poche de son pantalon. Chacun de nous est nécessaire. Il n'avait pas perdu son couteau. Il faut vivre ce qu'il nous est donné d'être. Merci, frangin, songea-t-il.
Dans la nuit noire, l'assassin suivit sa proie.

Louis déplia ses jambes et souffla les trois bougies. Sa méditation du soir avait été particulièrement profonde et savoureuse. Il s'était senti tout proche du cœur de Swamiji, et voyait déjà le sourire de bienveillance qui fleurirait sur ce si beau visage illuminé d'éveil et de compassion, lorsqu'il lui raconterait comment il avait répondu présent au rendez-vous que lui avait fixé la vie. Non seulement il avait sauvé un homme, mais il lui avait rendu l'estime de soi ! Peut-être serait-il jugé digne de pénétrer dans le premier cercle ? Mais attention : ne pas se projeter ! « L'instant présent est l'espace de l'infini », disait Swamiji.
C'est en prenant sa brosse à dents que Louis vit l'énorme araignée. Son dos était jaune et noir. Immobile au fond du lavabo, elle semblait le considérer. S'il ouvrait l'eau, elle disparaîtrait dans le siphon, noyée.
Il alla déchirer une feuille de son grand cahier d'écriture, qu'il étala devant les pattes de la bête. Celle-ci fit aussitôt demi-tour. Louis posa de nouveau le papier devant elle, mais, rétive, elle changea encore de direction.
— C'est pour ton bien, petite créature…
Patient, il manœuvra durant quelques minutes, tant et si bien que l'animal se retrouva enfin sur le rectangle blanc, courant affolé dans tous les sens. Prenant soin de retourner

prestement la feuille chaque fois que celui-ci parvenait à son extrémité, Louis se pressa jusqu'à la porte-fenêtre. Il s'inclina vers le sol, et souffla délicatement l'araignée dans le jardin.

De retour dans la salle de bain, un trouble le saisit. La bête qu'il avait épargnée devait déjà tisser sa toile… N'était-il pas indirectement coupable de la mort de tous les insectes dont elle allait faire sa proie ?

« Sors du mental ! » dit une voix dans sa tête. C'était celle de Swamiji. Un sentiment de gratitude emplit le cœur de Louis. Il se laissait encore si souvent envahir par des pensées parasites… « La nature est innocente, parce qu'elle ne pense pas », disait encore le maître.

Il alla se coucher. Les draps étaient frais et il se sentait bien. Il s'endormit aussitôt, de ce sommeil que l'on dit celui du juste.

L'IMPASSE

Blanche avait éprouvé, un jour, l'infinie béatitude de n'être plus en recherche de rien et, depuis, elle la cherchait sans répit.

La fan de sa vie

Clovis abattit un poing rageur sur son bureau, ce qui fit tressauter son vieil *i-book*. Inquiet, il vérifia qu'il ne l'avait pas endommagé. Pas les moyens de s'en payer un neuf… L'inspiration, bon sang ! Comme elle était capricieuse. Il planchait sur une histoire qui promettait, pourtant, ça devait donner un grand roman. Il avait le titre, *Café du Hasard*, un excellent titre. C'était l'histoire d'un écrivain qui décidait de choisir au hasard un café (ou de se laisser choisir par

lui), un café où il se rendrait tous les matins pour écouter les gens, les observer et les décrire, dans leurs faiblesses, leurs faussetés. Le projet du personnage, au départ, est de composer une charge sur les défenses et les mises en scènes que chaque individu fait de lui-même, une critique de l'humanité pétrie de mensonges. Mais — c'est là que ça devient génial ! — le problème de ce type est qu'il se vit comme étranger aux travers qu'il dénonce, il est identifié au regard lucide en lui, lucide au sujet des autres exclusivement ! Or il va s'apercevoir que c'est de lui dont il s'agit. Bon, là, Clovis n'avait pas encore tous les éléments. En gros, l'idée, c'était qu'au fil de la récurrence des personnages qu'observait son héros (les « habitués »), s'esquissait une intrigue à laquelle ce dernier ne pouvait bientôt plus demeurer étranger — parce qu'elle le concernait directement ! Comme si le hasard l'avait choisi, en somme. Du coup, il devait abandonner sa position de belle âme en colère et plonger dans la merde humaine, sa propre merde. Il pouvait même y avoir un côté un peu fantastique : il s'apercevrait progressivement que c'était de lui, directement ou non, consciemment ou non, dont on ne cessait de parler… Ou un truc dans le genre.

Évidemment, c'était encore un peu flou. Il fallait trouver l'intrigue. Mais il y avait l'essentiel, le concept, un grand concept qui allait permettre à Clovis d'exprimer quelques-uns des thèmes qui lui tenaient le plus à cœur.

Il fallait juste qu'il trouve la première phrase. Pour ses deux autres romans, dès qu'il avait eu la première phrase, le reste s'était enchaîné.

« Richard pénétra d'un pas lent dans le café par lequel il